

Les catacombes, la part d'ombre de la Ville lumière

Les catacombes de Paris ont été visitées par près de 550 000 personnes en 2017. Peter Kneffel/Picture-alliance/DPA/AP



Place Denfert-Rochereau à Paris, les visiteurs se pressent nombreux toute l'année pour découvrir les catacombes et l'ossuaire aménagé au début du XIX^e siècle, entretenant un rapport, en apparence décontracté, avec la mort.

Si le Lion de Belfort, qui trône place Denfert-Rochereau à Paris, pouvait parler, il confierait certainement sa perplexité. Pour quelles raisons, conscientes et plus inavouées, de si nombreux visiteurs patientent-ils chaque jour à ses pieds, dans l'attente de visiter les catacombes de la capitale? Des endurants, capables de braver froid, pluie ou canicule pour traverser une petite portion des 250 kilomètres de carrières qui sillonnent

le sous-sol des arrondissements de la rive gauche.

Dans une société où la mort a été repoussée aux marges et dans l'intimité, l'attraction que représente l'ossuaire, aménagé au début du XIX^e siècle, représente une incongruité. L'an dernier, ils ont été plus de 550 000 – dont une grande majorité de jeunes et d'étrangers – à visiter le site géré par la Mairie de Paris, déboursant 13 € pour assouvir leur « curiosité », terme qui revient le plus souvent à propos de la mo-

tivation de leur visite. Ce jour-là, dans la longue file qui entoure en ruban le square de l'Abbé-Migne, il y a Georges, la trentaine, d'origine jamaïcaine, venu de Floride (États-Unis). Il a connu les catacombes par un film américain de série B et il a convaincu ses deux amies de l'accompagner, pas peu fier d'une forme de bravade. Plus loin, Robert, 73 ans, patiente avec sa femme Ann, 69 ans. Venant de l'Arizona (États-Unis), ils ont lu un reportage du *National Geographic* sur le site. « Nous ne serions

pas venus ici pour une première visite à Paris, mais maintenant que nous avons vu les principaux lieux d'intérêt... », explique Ann.

Jusqu'au mois dernier, l'entrée des catacombes se faisait par une petite maison verte en bois, presque une cabane, à l'allure étrangement anachronique. Le visiteur se retrouvait ensuite dans une pièce carrelée de blanc, évoquant plus les douches d'une piscine municipale qu'un de ces halls chic dont se parent tous les musées de la planète.

Depuis début octobre, le vent a tourné. L'entrée des catacombes s'est faite plus majestueuse grâce à la restauration du pavillon Ledoux, désormais utilisé pour accueillir le flux de visiteurs. Un choix qui manifeste la montée en puissance des catacombes dans le dispositif touristique de la capitale. Après avoir patienté en moyenne deux heures à l'extérieur, le visiteur gagne son ticket pour les profondeurs. Un étroit escalier en colimaçon le ●●●

Les restes des cimetières de la capitale y sont entassés. Pierre Antoine



Le manque de place dans les cimetières parisiens pourrait, à l'avenir, conduire à de nouveaux dépôts d'ossements. Pierre Antoine



●●● conduit à 20 mètres sous terre, plus bas que les niveaux du métro et des égouts. Les catacombes n'existeraient pas sans l'exploitation du calcaire du sous-sol parisien qui débuta au XIII^e siècle. À la fin du XVIII^e, après une série d'effondrements, les carrières cessèrent d'être utilisées. L'idée vint alors aux autorités d'en transformer une partie en gigantesque ossuaire destiné à rassembler les restes des cimetières de la capitale – dont celui des Innocents – jugés dangereusement insalubres.

En 1809, l'ingénieur général des carrières Louis-Étienne Héricart de Thury aménagea le site comme un gigantesque *memento mori*. Des milliers de crânes et de fémurs furent méthodiquement rangés pour composer un décor funéraire agrémenté de piliers, d'autels et d'inscriptions invitant à la méditation. « Ils furent ce que nous sommes/Poussière, jouet du vent/Fragiles comme des hommes/faibles comme

le néant », médite le poète Lamartine. Les citations bibliques, tirées des deux Testaments, y sont nombreuses. « Héricart de Thury était catholique. Son idée était de proposer un lieu conçu tout de suite comme ouvert à la visite, mais qui soit un espace de recueillement pour les Parisiens et une méditation sur la mort », explique Gilles Thomas, spécialiste du Paris souterrain (1). Ce type de décor en ossements n'était pas une innovation. « C'est un agencement que l'on trouvait dans les églises parisiennes au XVIII^e siècle », rappelle-t-il.

« Arrête, c'est ici l'empire de la mort. » À l'entrée de l'ossuaire, cette injonction était destinée à interpeller le visiteur. L'histoire témoigne que les visiteurs du passé ne furent pas tous exemplaires, mais le visiteur du XXI^e siècle semble avoir la particularité d'un certain détachement. Au fil du parcours, les uns chuchotent, d'autres rient ou touchent les crânes en dépit de l'interdiction affichée.

repères

Les grandes dates

1785. Premiers transferts d'ossements vers l'ossuaire des catacombes.

7 avril 1786. L'ossuaire est consacré.

1809. Héricart de Thury en fait un « monument du trépas » pour répondre à la demande des Parisiens souhaitant se recueillir sur les tombes de leurs ancêtres.

1830. L'ossuaire est fermé au public. « Il me semble qu'il y aurait une sorte de profanation d'exposer ainsi au regard les amas d'ossements rangés avec une sy-

métrie tout à fait inconvenante, et qu'il serait peut-être immoral d'offrir à la curiosité publique un pareil spectacle, peu digne d'un peuple civilisé », écrit le préfet de Paris. La réouverture se fait quelques années plus tard. Les visites collectives sont limitées à quatre par an.

Dans les années 1980, le site connaît une fréquentation croissante, mais il n'est ouvert qu'une dizaine d'heures par semaine.

Printemps 2017. Nouveau parcours de visite, réduit de moitié pour augmenter le nombre de visiteurs. Ouverture de la boutique.

Octobre 2018. Nouvelle entrée dans le pavillon Ledoux.

Et le monde de l'en-bas ressemble curieusement à celui de l'en-haut : on y fait d'innombrables selfies sur fond de décor d'os... « Aujourd'hui, les catacombes sont pour la plupart des visiteurs une sorte de train fantôme », analyse Gilles Thomas.

Rien ne protège ces restes humains des palpations indiscrettes. L'administration ne communique pas de chiffres, mais les gardiens reconnaissent l'existence de vols d'os, « pas chaque jour, mais régulièrement », témoigne l'un d'eux. « C'est un site très difficile à protéger, même si nous venons tout juste d'installer quelques caméras de vidéosurveillance, commente Sylvie Robin. Avec un taux d'humidité à 75 %, tout ruisselle... Il faut quasiment des équipements comme ceux que l'on utilise en milieux sous-marins. »

La conservation du site reste un difficile casse-tête. Trop d'humidité, une ventilation insuffisante, des liants en ciment autrefois utilisés pour unir les os qui les dégradent, la corruption inéluctable des restes humains : l'équation paraît insoluble. Sans compter les effets d'une visite désormais massive (six jours par semaine et jusqu'à 20 h 30) alors que le site n'était au départ accessible que très rarement. On peine aujourd'hui à imaginer qu'« une messe y était dite jusque dans les années 1970, tous les 2 novembre, Jour des défunts », comme le rappelle Gilles Thomas...

« Sans doute que de nos jours, compte tenu de la réflexion sur les restes humains, on ne ferait pas un site comme celui-là, mais il bénéficie de la caution de l'histoire », avance Sylvie Robin, conservatrice en chef du patrimoine, chargée des catacombes. Cette caution est pourtant toute relative : aucun des « décors » n'est d'origine. « Ils ont tous été refaits au fur et à mesure de la décomposition des restes », reconnaît-elle. Ni classé, ni inscrit, le site se recompose ainsi au fil du temps. « Ces décors ne sont liés à aucune obligation. On a ainsi cette possibilité de créer des décors ou de les faire créer par des artistes », avance la conservatrice, qui souligne que le manque de place dans les cimetières parisiens pour-

rait, à l'avenir, conduire à de nouveaux dépôts d'ossements. Dans ce site insolite plus qu'ailleurs, le tourisme et ses à-côtés commerciaux suscitent la gêne. La possibilité de privatiser des espaces, comme la nouvelle boutique qui achève le parcours depuis un peu plus d'un an, redouble son ambivalence.

Immaculé, très lumineux, l'espace de vente semble exercer une attraction irrésistible sur les visiteurs qui sortent des entrailles de la terre, comme si l'acte d'achat assurait d'un retour parmi les vivants. Magnets, tee-shirts, sacs, boules à neige, tout porte ici l'effigie de la mort. Pour 3,95 €, on pourra s'acheter des petits bonbons en forme d'os dans une boîte labellisée « Catacombes de Paris ». Et la mort n'ayant pas encore égalisé les conditions, les plus aisés pourront s'offrir une sculpture en forme de crâne d'inspiration mexicaine, décorée de perles « plantées à la main », à plus de 200 €...

« Une messe y était dite jusque dans les années 1970, tous les 2 novembre, Jour des défunts. »

La boutique semble ne pas désemplir. « Elle marche très bien, nous avons dépassé nos objectifs », reconnaît sa directrice, satisfaite. Satisfaits, les visiteurs semblent aussi l'être, balançant entre le contentement de l'« avoir fait » et le soulagement d'« en être sorti ». Mais pour Madeleine, étudiante, le trouble n'est pas loin. « Je ne suis pas parisienne, mais si ces os étaient ceux de mes ancêtres, je ne sais pas si j'aurais apprécié cette visite », confie-t-elle. Sans doute est-ce pour cela qu'on rencontre ici tant d'étrangers. Comme s'il fallait venir de loin, pour briser le tabou d'une trop grande proximité avec les morts.

Élodie Maurot

(1) Les Catacombes. Histoire du Paris souterrain, Le Passage, 278 p., 19 €.